

A painting of a young boy in a dark hat and a backpack, standing in a field of tall grass. He is looking towards the right, where a large, multi-story house with a red roof is visible in the background. The sky is filled with soft, golden light, suggesting a sunset or sunrise. The boy is wearing a light-colored shirt, a red tie, and dark trousers. He is holding a hat in his left hand.

Jean
Groffier

Mes Ardennes perdues

Jean Groffier
Ethel Groffier

Mes Ardennes perdues

© Jean Groffier, Ethel Groffier, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3687-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Le Hoyoux à Marchin

Avant-Propos

Il y a quelques années, j'ai envoyé aux Archives et Musée de la littérature de Belgique une série de lettres d'écrivains reçues par mon père, Jean Groffier (1908 – 1989) avant la Deuxième Guerre mondiale. Jeune poète, ayant déjà plusieurs recueils à son actif, il dirigeait *Tribune* un mensuel littéraire qu'il avait fondé et qui était en train de prendre suffisamment d'importance pour être remarqué à l'étranger.

En triant ses papiers, je découvris un tapuscrit intitulé « Mes Ardennes perdues », le récit d'un long séjour qu'il fit, enfant, chez la sœur de sa mère, épouse d'Alfred Mahaux, propriétaire d'une grande ferme et bourgmestre de Marchin, un beau village non loin de la ville de Huy dans la province de Liège. Le petit Jean y avait été envoyé avec son frère pour échapper au rationnement pendant la guerre de 1914 – 1918.

Le couple Mahaux avait deux fils de l'âge des enfants Groffier et les quatre cousins vécurent les passionnantes aventures que peuvent inventer des enfants de huit à dix ans dans un paradis de bois et de champs, dans une liberté totale que les enfants d'aujourd'hui, surprotégés et surchargés d'activités parascolaires, n'auront jamais le bonheur de connaître :

On attend que les parents soient bien endormis, alors tous les quatre nous passons par la lucarne du grenier. Avec une petite échelle, nous glissons de toiture en toiture pour arriver à la grande échelle, que nous avons posée contre le mur de la grange attenante. Nous allons rôder deux à trois heures sur le plateau d'en face. Oncle Alfred possède des livres d'astronomie sur lesquels nous avons rêvé. Qu'est-ce que l'infini ? Et où se cache Dieu ?

Les travaux de la ferme rythmaient la journée des enfants qui y participaient : nourrir les poules, chercher de l'eau à la source, apporter le petit bois nécessaire à l'âtre où pendaient les jambons. Toutes ces tâches étaient des jeux pour le petit citadin qui ne s'en lassait pas. Sensible aux couleurs et aux odeurs d'une nature encore intacte, il observe les gens et les choses avec cette capacité d'émerveillement propre aux enfants et aux poètes.

Dans un style fluide et souvent poétique, il décrit les cours d'eau pleins de truites, les animaux nobles comme les chevaux ou nuisibles comme les rats, les taches de soleil dans les clairières et la vie rurale telle qu'elle se déroulait il y a plus d'un siècle dans une ferme prospère. Il conçut un grand amour pour la région, ses forêts, ses rivières, son ciel changeant :

L'Ardenne, ce sont des bois, l'ombre des nuages qui courent rapidement sur les collines comme à la poursuite des coins ensoleillés. C'est toujours aussi un peu de brise humide par-dessus les tumuli de pierres. Ce sont des hommes et des arbres qui se confondent dans l'ombre, des êtres en clair-obscur, mais qui se révèlent plus sensibles qu'on ne les découvre de prime abord.

Après la guerre, il alla passer ses grandes vacances scolaires chez son oncle, dans la beauté de la nature qu'il aimait et que, jeune homme, il se mit à parcourir lors de longues randonnées à pied.

La région lui inspira son premier poème, un peu précieux, un peu maladroit, mais plein de fraîcheur. Il l'intitula « La Ballade ardennaise » :

Ô ce qu'elle est jeune et jolie
Parmi les fleurs et les chardons !
La plus touchante des amies,
La douce Ardenne des Wallons.
Terre du charme et des chansons,
Où séjourne l'heureuse vie,
On se cache en chaque buisson
La note de mélancolie. [...]
Sublime Ardenne et ses moissons,
Des poètes terre chérie,
Où se cache en chaque buisson
La note de mélancolie

(Premiers parfums, 1928),

Le souvenir des Ardennes, des sentiers et des ombres de la forêt, paraîtra encore dans certains poèmes d'amour de sa jeunesse :

Je t'ai mise en ma forêt,
Mes arbres, mes fleurs,
Entre les questions de mes fougères ;
Je t'ai sentie émue et présente en tout.
Ma forêt avait grandi.
Émerveillé,
Je l'ai découverte à nouveau
Plus belle, intense et aussi comme un peu de toi
Partout [...]

(Moments de vie, « Présence en moi », 1939).

Les années passèrent, Jean Groffier écrivit d'autres poèmes, publia des romans et des essais, devint fonctionnaire à l'UNESCO, aima d'autres paysages. Mais les Ardennes restèrent dans son cœur. C'est à la fin des années 1950 qu'il a dû écrire les souvenirs du petit garçon qui contemplait le ciel ardennais en se demandant ce qu'était l'infini, début d'une quête dont certaines de ses œuvres se firent l'écho. Le récit qui suit exprime sa nostalgie de « ce sourire du ciel ardennais, si frais, si coloré, entre deux pluies ».

En annexe, j'esquisse la biographie de cet être singulier et attachant qui s'est trouvé être mon père.

Jean Groffier

Mes Ardennes perdues

Le pays

L'Ardenne, ce sont des bois, l'ombre des nuages qui court rapidement sur les collines comme à la poursuite des coins ensoleillés. C'est toujours aussi un peu de brise humide par-dessus les tumuli de pierres. Ce sont des hommes et des arbres qui se confondent dans l'ombre, des êtres en clair-obscur, mais qui se révèlent plus sensibles qu'on ne les découvre de prime abord.

Une odeur d'humidité se dégageant de la pierre après la pluie vous prend aux narines. C'est la senteur des bois de l'Ardenne que j'ai tant aimé parcourir, sautant d'une dalle sur l'autre pour traverser le bief¹, remontant le chemin entre bois et prés. Une couleur domine, le vert avec des taches de gris : ses pierres, ses villages couverts d'ardoises.

Le paysage de notre enfance est d'une dimension irréaliste. La chaussée est peuplée sur le côté de talus aussi loin que le regard se porte. Assis sur l'un d'eux, un homme trapu, visage buriné, martèle et réduit le monticule de gravier destiné à l'entretien de la route. C'est Auguste Godin, soixante-trois ans, qui arrive à l'aube, en vélo, de Vyle-et-Tharoul². Cette semaine, il est ici, et la semaine prochaine il ne sera guère bien loin, sur un des tas suivants. Lorsqu'il aura fini, c'est-à-dire dans quelques mois, une équipe viendra étaler le tout. Le gravier sera roulé, redonnant à la chaussée son aspect empierré.

Ce que la géographie a baptisé les Ardennes a deux frontières. À l'ouest, c'est le fleuve : la Meuse. À l'est, la langue germanique sépare cette terre, demeurée latine tant bien que mal, du Luxembourg et de l'Hertogenwald. Tout au nord, elle se prolonge et se dilue dans une marche qu'on appelle le Condroz, succession de plateaux fendus par des rivières à courant rapide et de petits biefs bouillonnant de vitesse, de cresson et de truites.

Plus à l'est et plus au nord, ce sont les Fagnes. On saute de pierre en pierre dans cette tourbière spongieuse. Une grande croix, ici un soldat de Napoléon

s'est perdu, enlisé avec son cheval. Nul bruit autour, bien sûr que nul n'est venu à son secours. Quelque chose traverse lourdement, c'est un sanglier que notre immobilité ne dérange nullement.

Il y a la présence des arbres qui se dressent frémissants, et puis il y a ce vieux cantonnier qui manie ses marteaux et masses d'un rythme continu. Godin a choisi sa vie de casseur de pierres alors que tout autre aurait pu être sa destinée. Il avait tiré un bon numéro le dispensant du service militaire. Répondant à un examen pour être agent de police à Liège, il l'avait réussi, battant d'un point son meilleur ami, déjà père de famille. Sa décision fut vite prise. Il lui céda sa place et revint au village.

En hiver, il frappe et casse jusqu'à la nuit tombée. En été, il repart avant que le soleil n'amorce sa chute. Il devine l'heure à la lumière, à l'ombre, au passage des animaux sauvages. Sa distraction, il la trouve dans de vieux bouquins ou à la lecture de l'*Almanach Liégeois*, car, avant de se coucher, il lit quelques minutes à la flamme d'une lampe à carbure. Il parle de tel empereur romain comme s'il l'avait connu.

On entend de très loin la cognée du bûcheron. On a même l'impression de l'entendre parler. C'est souvent en vain qu'on cherche à le rejoindre.

On ne peut séparer la clairière du contexte ardennais. En elle se ramasse la vie. C'est là que, tôt levé, je vais contempler les pirouettes de quelque deux cents lapins. Ils paressent au lever du jour, ils se culbutent en de joyeux ébats. Le monstre qui plus tard mettra au point le virus de la myxomatose n'en est qu'à son rêve diabolique.

Soudain, quelqu'un me bouscule violemment. C'est un faon qui est venu buter contre mon épaule et qui en se redressant me dévisage, peureux. La biche, sa mère, bondit alentour par-dessus les fougères. L'enfant répond à son appel et avec une élégance de danseurs, tous deux traversent la clairière pour s'enfoncer sous le couvert des hêtres et des bouleaux.

Marchin, le village de notre enfance, c'est toujours l'Ardenne, mais c'en est un aspect moins austère avec un va-et-vient d'ouvriers carriers peuplant ces cratères de pierres à ciel ouvert, silhouettes souvent étranges, les yeux protégés — comme ceux de Godin — par des lunettes en treillis de fer alors qu'ils martèlent et modèlent la pierre. Ils s'abritent sous un coupe-vent de paille tressée en plan incliné, qu'ils déplacent selon le soleil, la pluie, le froid.